Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 40

Artikel: A la Tour d'Aï, par Leysin
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189441

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-quatrième année. N° 40 Samedi 2 octobre 1886

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

A la Tour d'Aï, par Leysin.

Chaque fois que nous tournons nos regards vers les chaînes de montagnes qui couronnent, à l'est, le bassin du Léman, deux petites sommités attirent l'attention ; on ne voit qu'elles, pour ainsi dire, tant elles sont charmantes, gracieusement découpées, tant elles semblent vous inviter cordialement à les gravir, pour jouir d'un des plus beaux points de vue des Alpes.

Je n'ai pu résister plus longtemps à cet attrait et, l'autre jour, je suis parti avec quelques amis pour la tour d'*Aï*, dont je connaissais déjà la sœur (tour de *Mayen).*

Arrivés à Aigle à la nuit tombante, nous crûmes devoir nous renseigner sur le sentier qui conduit à Leysin. Autant de personnes, autant d'opinions diverses sur les distances. Quant à la possibilité de trouver des lits à Leysin, il n'y eut qu'une voix pour nous dire que ce devait être là le moindre de nos soucis, qu'il y avait dans ce village auberges, pensions, bon souper, bon gîte et le reste.

Après avoir gravi pendant 2 heures et demie ce sentier rocailleux et roide comme un toit d'église, et qu'il faut souvent chercher, deviner à la faveur des rares éclaircies de la forêt, nous atteignîmes Leysin, à 1264 mètres d'altitude.

— Ouf ! il est temps. Comme nous allons bien dormir, dit l'un de nous.

— Oui, mais avant tout, un bon verre, vous savez, dit un autre.

— Aloe !

La nuit est très sombre ; le village ne s'annonce que par quelques points brillants... Voici cependant une première maison dont la fenêtre ouverte laisse voir une belle lampe à pétrole suspendue au plafond. Dans son auréole de lumière, passe et repasse, comme un papillon du soir, une ravissante jeune fille, dont la toilette légère fait supposer que l'heure du coucher approche.

Dix heures sonnent à la petite église de Leysin.

— Pardon, mademoiselle.

A ces mots, un joli bras blanc s'avance, et piu... u... u... flan ! Le volet tourne sur ses gonds rouillés et tout rentre dans l'obscurité et le silence.

Joli début, me dis-je. Elevant alors la voix :

— Mademoiselle, l'auberge, s'il vous plaît.

La belle entr'ouvre le volet d'un travers de doigt et nous crie d'une voix fraîche et claire : « Droit devant vous. »

Droit devant vous !... c'est très bien, me dis-je, mais ça peut mener loin. Bref, allons à l'aventure... Ah ! voici une autre fenêtre faiblement éclairée. Une forme féminine s'y dessine vaguement. Approchons. Une femme, vêtue d'un mantelet blanc, jouit de l'air frais du soir. Les formes et l'ampleur de sa taille annoncent une bonne maman. Bah ! flattons sa coquetterie, — quelle est la femme qui n'en a pas un brin, — rajeunissons-la.

— Mademoiselle !

— Messieurs, qu'y a-t-il à votre service ? répond-elle avec douceur.

— L'auberge, s'il vous plaît.

— Il vous faut monter un peu et tourner à gauche.

Nous montons et nous tournons à gauche : des ruelles étroites, des tas de bois, partout des masses noires ; c'est à n'en plus sortir. Aucune lumière, aucun bruit, rien qui annonce la moindre auberge... Voici un falot, cependant.

— Pardon, madame, impossible de trouver l'auberge du village, veuillez avoir l'obligeance de nous dire où elle est.

— C'est bien facile, il vous faut redescendre, tourner à droite et puis après à gauche, et puis droit devant vous.

— Auriez-vous peut être l'extrême obligeance, madame, de bien vouloir nous accompagner ?...

— Je ne puis pas, je suis pressée. Allez seulement, c'est bien facile.

C'est bien facile ! Montez, tournez à gauche, descendez, tournez à droite, allez droit devant vous, merci !... Est-ce peut-être parce que nous l'avons appelée madame qu'elle est si peu complaisante ?

Après avoir rôdé à tâtons entre ces masures sombres pendant plus d'une demi-heure, après nous être cognés à maints obstacles, des chuchotements, de petits rires se firent entendre à deux pas ; c'était évidemment deux bonnes, en villégiature avec leurs maîtres, et qui se contaient leurs amours.

— Au nom du ciel, mes charmantes demoiselles, — elles étaient peut-être fort laides, — nous n'y voyons goutte, soyez assez bonnes pour nous indiquer une auberge où nous puissions coucher.

— L'auberge est plus loin, mais vous serez fort bien à la pension, là, tout près, voilà la porte, appelez seulement.

Un frôlement de robes se fait entendre : nos deux jeunes filles s'éloignent et nous laissent anxieux, en face de la porte à laquelle nous venons de heurter.

Soudain une espèce de guichet s'ouvre et laisse entrevoir un nez et deux yeux qui émergent d'un bonnet de nuit.

— Qui est-là ?... Que voulez-vous ? fait une voix sèche.

Nous lui demandons humblement asile.

— Ce n'est pas possible... nous avons des malades dans la maison.

— Mais vous ne nous laisserez pas passer la nuit dans la rue... Vous avez des lits disponibles... Soyez assez bonne...

— Je vous dis que nous avons des malades.

— Nous ferons tout doucement, soyez-en persuadée, madame.

— Je vous dis que c'est inutile.

Et flan ! le guichet tombe et coupe court à cet aimable accueil.

Repoussés partout avec perte, nous fîmes quelques pas en murmurant, mais décidés, cette fois, à nous blottir dans un coin et à passer la nuit à la belle étoile.

Nous allions nous installer sur un tas de copeaux, lorsqu'un tintement de verres et de bouteilles, accompagnés de rires et de gais couplets, frappèrent mon oreille.

— Taisez-vous, m'écriai-je, nous sommes à l'auberge. Attendez... Pan, pan, pan ! Et la porte s'ouvre sur une grande cuisine où plusieurs touristes, dames et messieurs, s'égaient à la faveur d'un petit vin blanc qui a fort bonne mine.

— Bonsoir, mossieu, dit l'aubergiste.

— Bonsoir, brave homme, nous pouvons loger, n'est-ce pas ?

— Y a pas moyen ; ces mossieu et ces dames ont arrêté les lits qui restaient.

— Et sur le foin ?

— Sur le foin, c'est pas permis.

— Et pourquoi ?

— A cause des malheu... On peut pas savoir ; c'est la police...

— Allons donc, farceur ; donnez-nous d'abord une ou deux bouteilles et prenez un verre avec nous.

Nous trinquons ensemble tout en nous indignant contre la malechance qui nous poursuit, tout en nous promettant de signaler au journaux de l'Europe que Leysin est un trou, un pays de sauvages.

— Vous faites exception, monsieur, m'empressai-je d'ajouter.

Après avoir vidé quelques verres et raconté quelques gaudrioles qui amusaient fort notre hôte, il s'approcha de sa femme, lui chuchotta quelques mots à l'oreille et vint reprendre place à notre table.

— Ces mossieu ont l'air bien bon enfant, fit-il, c'est dommage qu'on ne puisse pas les réduire.

— Donnez-donc votre verre. Quoiqu'il en soit, nous ne sortons pas d'ici ; nous coucherons plutôt sur le plancher.

— Faut tâcher de les arranger, dit-il à sa femme.

Et après s'être consultés longuement, il revint nous dire que nous pourrions avoir des lits chez ses parents, dans un hameau voisin.

L'offre fut acceptée avec empressement et nous suivîmes notre hôte. Arrivés à destination, il nous dit :

— Y faut vous partager ; deux coucheront dans cette maison et deux dans l'autre.

Je choisis la plus rapprochée, où il venait de réveiller une bonne vieille femme, qui vint bientôt à nous avec son *craisu* à la main.

Une échelle conduisait de la cuisine à l'étage, composé d'un fenil et de petites chambres hautes. La vieille monta la première et poussa une espèce de trappe, s'ouvrant en tabatière sur le fenil où le chien de la maison nous accueillit par des aboiements fort peu rassurants.

Mais la vieille, oubliant de crocher la trappe, celle-ci me tomba lourdement sur la tête et me fit voir cinquante mille étoiles.

Du fenil, nous passâmes dans une chambrette de six pieds de large, contenant un lit qui la remplissait au point que je fus obligé de monter dessus pour pouvoir ôter mes habits.

Une fois couché, mille idées diverses me traversèrent l'esprit. « Si un incendie éclatait, me disais-je entr'autres, comment sortir d'ici par cette trappe ? » Et voulant m'assurer si je pourrais l'ouvrir, au besoin, je sautai bas du lit. Mais au moment où j'entrouvris la porte de la chambre, le chien me vint dessus avec des grognements féroces.

Je n'eus autre chose à faire qu'à retourner au lit et attendre philosophiquement le matin.

Les premières lueurs du jour me furent une vraie délivrance, tant j'avais hâte de sortir de mon étroite prison et de respirer le grand air.

J'entendis bientôt des pétillements dans la cuisine ; la bonne femme était déjà debout, et nous préparait le déjeuner.

Nos amis vinrent nous rejoindre. L'un d'eux, traînant la jambe, nous raconta que leur hôte ayant oublié la clef de la maison, ils avaient dû escalader une véranda et pénétrer dans leur chambre en se glissant à plat ventre par une fenêtre basse. De là, les ecchymoses et les heurts dont il souffrait.

Nous déjeûnâmes cependant de bon appétit ; puis, le sac au dos, nous nous mîmes en route. L'ascension de la tour d'Aï, si pittoresque, si accentuée de passages hardis, si remarquable par ses échappées superbes sur le lac et les Alpes, nous remit au cœur une joie dont nous profitâmes largement le reste de la journée.

L. M.

Une vente de charité a été organisée dernièrement par la haute société de Londres. Le prix des cigares, des bouquets, des glaces, des pâtisseries, etc., avaient été fixés si haut, que personne n'osait approcher. Les dames du comité, soucieuses de la recette, se réunirent et tinrent conseil. Pour prévenir un fiasco, elles décidèrent de se sacrifier et arrêtèrent le tarif du baiser : Elles le fixèrent à 2 livres sterling, soit 50 francs, pour le plaisir d'appliquer ses lèvres sur la joue rose et veloutée de quelques jeunes miss... brrr !

Bientôt les affaires reprirent. Tout à coup une